François SIMON, *Journaliste. Dans les pas d'Hubert Beuve-Méry*

Paris, Éd. Arléa, coll. Essai, 2005, 159 p.

Hervé Boggio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7774>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7774

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hervé Boggio, « François SIMON, *Journaliste. Dans les pas d'Hubert Beuve-Méry* », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7774> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7774>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

Tous droits réservés

François SIMON, *Journaliste. Dans les pas d'Hubert Beuve-Méry*

Paris, Éd. Arléa, coll. Essai, 2005, 159 p.

Hervé Boggio

RÉFÉRENCE

François SIMON, *Journaliste. Dans les pas d'Hubert Beuve-Méry*. Paris, Éd. Arléa, coll. Essai, 2005, 159 p.

- 1 *Journaliste. Dans les pas d'Hubert Beuve-Méry* n'est ni tout à fait un essai, ni tout à fait une biographie. Pourtant, de nombreux éléments de l'un et l'autre genre nourrissent le travail de François Simon. L'ambition de ce volume est plus haute encore : il s'agit d'une véritable leçon de journalisme à vocation universelle. Une leçon façonnée au contact du fondateur du journal *Le Monde* que l'auteur fréquenta longtemps, alors qu'il exerçait ses talents à la rédaction du grand quotidien du soir. Journaliste au *Monde* de 1967 à 1989, enseignant pendant dix ans au Centre de formation des journalistes de Paris, François Simon reste indéfectiblement attaché à la conception du métier que son mentor avait érigée en maxime : « Un journaliste est là pour dire la vérité, même si ça lui coûte... surtout si ça lui coûte » (p. 7). Trois piliers soutiennent l'entreprise de l'auteur : une définition du métier, une analyse des rapports au lectorat, un portrait d'Hubert Beuve-Méry en patron de presse « idéal ».
- 2 « Le journaliste est une personne qui fait métier d'informer à travers les médias. On conçoit la démarche : savoir pour faire savoir, chercher et trouver pour divulguer » (p. 17). La macro-définition du journaliste semble aussi simple et limpide que ses implications sont complexes et élevées, car pour « immatérielle qu'elle soit, cette conception conditionne la démocratie. Confisquer l'information, la retenir, est une arme de dictateur dont cherchent à se servir les détenteurs du pouvoir. L'information est un élément essentiel de nos libertés, publiques et individuelles » (*ibid.*). Rien moins que cela : le rappel a du bon. Aussi le métier exige-t-il, selon François Simon, une

éthique tout à fait stricte, à l'image de celle qu'Hubert Beuve-Méry demandait à ses rédacteurs autant qu'il se l'imposait : « Cette éthique de l'information, je crois l'avoir définie en quelques lignes dans le premier éditorial non signé du journal. C'est d'une simplicité enfantine : on essaiera de dire le vrai que l'on pourra savoir et le plus simplement possible, tout en cherchant à intéresser le lecteur, bien entendu, mais sans faire de concession aux facilités, ni aux excès en tout genre qui étaient coutumiers dans la presse antérieure » (*Paroles écrites*, textes établis par P.-H. Beuve-Méry, Paris, Grasset, 1991, p. 23). « Une simplicité enfantine » qui sous-tend pourtant de féroces exigences puisque « informer un homme [...] est tout autre chose que lui procurer un chapeau ou une paire de chaussures » (p. 38). Il s'agit de « juger les événements pour eux-mêmes et non pas avec l'éternel souci de faire de la copie, d'augmenter le tirage ou de céder à telle ou telle influence » (p. 23), mais aussi, au quotidien, de mener à bien un difficile exercice de distanciation par rapport à l'objet que l'on observe, que l'on tente de décrypter. Ceci, afin de pouvoir prétendre, honnêtement, en rendre compte – « tout est affaire de jugement intime, qui ne va pas sans une certaine ascèse » (p. 43) – en s'affranchissant des pesanteurs et potentats locaux, des collusions, des tentations. Mais aussi, comme l'auteur l'explique plus avant, du poids du lectorat.

- 3 Appuyant son analyse sur le travail de Géraldine Muhlmann (*Du journalisme en démocratie*, Paris, Payot/Rivages, 2004), François Simon analyse le poids du lectorat sur le travail du journaliste et sur la/les manière(s) de s'en affranchir. Il revient d'abord sur la façon dont le discours savant les oppose, souvent sans nuances, et explique qu'il n'y a bien entendu pas de « bon public » et de « méchants journalistes », comme si « le public se trouvait hors idéologie et n'était pas lui aussi partie prenante » (p. 61). *A contrario*, à la suite d'Hubert Beuve-Méry, François Simon prône un rapport sain et adulte avec les lecteurs. Il explique que ceux-ci ne doivent pas être « endoctrinés mais invités au contraire à élaborer eux-mêmes leur jugement » (p. 101). Partant aussi du principe que les « peuples n'ont peut-être – comme on le dit des gouvernements – que les journaux qu'ils méritent » (p. 62), l'auteur revient sur la répugnance du premier directeur du *Monde* à chercher à coller à l'opinion à coup de « mots racoleurs, d'événements romancés et d'images-choc enveloppés dans une hiérarchie aberrante des nouvelles » (p. 71). Mais, il rappelle aussi comment ce dernier invitait ses rédacteurs à se garder de quelque autocensure que ce soit pour ne pas risquer de décevoir un lectorat supposé avoir adhéré au titre pour des raisons précises, déterminées, figées. Pour éviter ce type d'écueils, le titre doit être « indépendant par ses moyens de vivre qui ne doivent pas compromettre ses raisons de vivre » (p. 75), l'affirmation étant valable, tant pour la pression du lectorat qu'en ce qui concerne celles des annonceurs et autres autorités, quelles qu'elles soient. Autre distance à conserver : « Ne pas confondre sa carte de visite avec celle du journal » (p. 82), pour ne pas risquer de tomber de haut – « ne pas se prendre pour un crack » (p. 83) – et pour ne pas être tenté de se muer en « roitelet de sous-préfecture, en tyran des ministères, en censeur redouté » (*ibid.*). Et perdre ainsi sa raison d'être : simplement recueillir l'information et la transmettre le mieux possible. Encore faut-il, pour permettre cela, que le « patron » fasse son travail, tout son travail et rien que son travail.
- 4 Directement appuyé sur l'action d'Hubert Beuve-Méry à la tête du *Monde*, lui qui eut à « apprendre en gérant ce que gérer veut dire » (p. 117) à la naissance du journal, François Simon expose ici quelle équation doit résoudre un patron de presse : faire à la fois œuvre gestionnaire, mais encore prendre en compte la place singulière qu'occupent les Hommes dans une entreprise de presse. Une équation aux allures de

conjecture de Poincaré, résolue par le fondateur du quotidien du soir de la seule façon qui vaille selon l'auteur : « Beuve-Méry autoritaire, sinon autocrate, cela ne se discute pas. Mais pour quoi faire ? C'est ici qu'il faut cerner l'individu dans sa dimension éthique, dimension qui donne un sens à la fonction et oriente les comportements des subordonnés » (p. 125). En substance, François Simon met en exergue les trois principes de gouvernance suivis par Hubert Beuve-Méry (*ibid.*) : « Tout dépend des Hommes », « Si on délègue en s'en lavant les mains, on n'est plus le patron. [...] Le directeur est plutôt un maître d'école », « L'autorité avec ce que cela comporte de pouvoir, c'est une espèce de poison. [...] Le pouvoir comme l'argent » (p. 126). Et l'auteur de rappeler le rôle joué dans la formation intellectuelle d'Hubert Beuve-Méry par deux références, l'une personnelle, l'autre historique. D'abord, son passage à l'école des cadres d'Uriage durant l'Occupation (p. 140), aux côtés de personnalités telles qu'Emmanuel Mounier, Simon Nora, Jean-Marie Domenach ou Emmanuel Berl. Ensuite, le rôle joué par l'abbaye de Cluny dans la formation de l'Europe moderne (p. 145). Tout est là : la passion de transmettre, et la croyance mystique envers le rôle que doit jouer une élite éclairée dans la définition d'une trajectoire pour une société en mouvement. Un rôle qui se mérite, pour Hubert Beuve-Méry, à force de rigueur morale et de dévouement à la cause que l'on sert. En l'espèce, pour le journaliste, celle de l'information qui nécessite un investissement comparable, adaptations aux réalités du ^{xx}e siècle consenties, à celui de moines clunisiens (p. 147).

- 5 Grands mots que ceux-là qui dépeignent une réalité qui semble si éloignée de ce qu'est peut-être – trop souvent sans doute – le journalisme aujourd'hui. Ce que certains considéreront à raison comme un véritable hiatus ne doit cependant pas faire oublier, explique François Simon, que nombre d'hommes et de femmes qui font profession d'informer, plus encore que n'importe qui, vivent leur responsabilité comme « une assignation à laquelle il n'est pas toujours facile de répondre. [...] cela fait aussi partie de notre nature que de le vouloir. Jugement intime. [...] Je suis le seul à savoir ce que cela demande d'efforts quotidiens » (p. 149). Mais, c'est à ce titre, à ce prix et en ce sens que « le journaliste est un homme ou une femme d'influence ». Et encore : « Moins dans l'intention qu'il en aurait que dans les conséquences insoupçonnées qui découlent de son activité » (p. 150).

AUTEURS

HERVÉ BOGGIO

CREM, université Paul Verlaine-Metz